

1.

Un éveil national

FRANÇOIS L'YVONNET : Comment relier l'idée de latinité – à laquelle nos entretiens sont consacrés – à votre propre culture, latine et atlantique. Faisons résonner l'espace et le temps : la latinité est tout autant une géographie qu'une histoire.

CANDIDO MENDES : L'idée de latinité est d'abord celle d'une génération brésilienne, qui s'est éveillée au nationalisme, en tant que projet de transformation sociale. Pour utiliser le mot sartrien, nous avons vécu à l'excès « pour autrui » et non « pour nous-mêmes ». C'est une situation coloniale, comme celle que le Brésil avait connue au début de son indépendance. Notons, ce qui est important pour notre propos, que dans les pays d'Amérique latine, l'indépendance politique nominale a précédé de plus d'un siècle l'avènement de l'indépen-

Le défi de la différence

dance économique. Avoir un « pour soi », c'est rompre avec un système économique orienté vers l'exportation, avec une monoculture exclusivement exportatrice, avec une dichotomie entre une classe dominante généralement liée à l'extérieur, localement très absente, et une masse complètement désorganisée. Le marché du travail était exploitable à la demande. La politique était régie par le clientélisme, la république était une sorte de « *cosa nostra* », une culture toujours en reflet, jamais en réflexion (pour parler comme Henri Michaux).

On a mis plus d'un siècle à comprendre ce que pourrait être un « pour soi ». C'est la génération des années cinquante, la mienne, qui a joué dans ce processus un rôle majeur. Il faut prendre en compte les effets de l'après-guerre : nous avons subi l'ascendant croissant des États-Unis, aux dépens de nos fondations qui étaient essentiellement européennes. J'appartiens à un temps où, à l'école, la langue française, comme première langue étrangère, dominait très largement l'anglais.

L'idée d'un « pour-soi » s'est imposée, dès lors qu'il nous est apparu clairement que nous étions dans une situation de plus en plus néo-coloniale. Même avec une indépendance nominale, nous étions dans la situation de l'Afrique, vue par Frantz Fanon. L'idée nationale devenait une option (non

évidente, car une colonie, par essence, n'évolue pas), qui demandait un geste fort : vouloir devenir une nation. Ce geste doit être compris aussi comme un « projet », dans le sens existentiel du terme. C'était en effet une sorte de pari sur l'avenir. Notre génération a été très profondément influencée, non seulement par l'existentialisme français et la figure centrale de Sartre, mais aussi par Jaspers et Heidegger, avec les notions d'« être-là », d'« être jeté » dans le monde, et de « temps-axe »¹. Il y a des moments où les choses peuvent changer, les générations ne sont pas en situation d'égalité à cet égard.

Des générations appelées à faire époque.

Dans ces moments, pour utiliser le mot de Heidegger, on est « coupable de ce que l'on n'a pas fait »... Il y a des générations essentiellement responsables.

1. Le « temps-axe » correspond à des moments historiques décisifs où les changements rapides des catégories de représentation provoquent l'émergence de nouvelles visions du monde.